

KILIAN HEBERT--FLAMBARD

AMNÉSIE

ÉDITIONS MAÏA

Découvrez notre catalogue sur :
<https://editions-maia.com>

Un grand merci à tous les participants de
euthena.com qui ont permis à ce livre de
voir le jour :

...

...

© Éditions Maïa

*Nos livres sont éthiques et durables : économes en papier et en
encre, ils sont conçus et imprimés en France.*

*Tous droits de traduction, de reproduction ou d'adaptation
interdits pour tous pays.*

ISBN 9791042526450

Dépôt légal : mars 2026

Cette page est la première.

Ou la dernière.

Je ne sais plus. Et je ne veux pas m'en souvenir.

J'ai retrouvé ce carnet dans un tiroir que je ne me souviens pas avoir ouvert.

Il était là, posé entre un paquet de clopes à moitié vide et un vieux gobelet en plastique, comme s'il attendait.

Mon nom est inscrit sur la couverture. Pas en entier. Juste les initiales ou plutôt ce qu'il en reste.

Une couverture sans rien, presque vide, mis à part ces quelques lettres.

J'ai lu les premières lignes. Elles parlent de moi. De qui je suis. De qui j'ai été.

D'un enfant dans une cour vide. D'un adolescent qui écoute le silence. D'un adulte qui ferme les rideaux avant même que le jour ne tombe.

Ce qui est raconté dans ce carnet, ressemblait au peu de souvenirs que j'avais de mon histoire.

Vous savez, le genre d'histoire que l'on ne veut pas raconter.

Et qu'ironiquement personne ne raconte. Pourquoi ? À vrai dire, je n'en sais trop rien.

Mais bon je ne peux pas leur en vouloir.

Moi non plus, je n'ai jamais su comment commencer.

J'ai relu ces lignes toute la nuit, toujours en essayant de comprendre d'où elle venait. Mais. Certaines avaient changé.

Là où hier il était écrit : « il ferme les rideaux avant que le jour ne tombe »... il y a maintenant :

« Il n'y avait pas de fenêtre. »

Pourtant je n'ai rien bu. Rien fumé. Pas encore. Sûrement à cause de cette fatigue malade. Puis j'ai refermé le carnet. Pas parce que j'en avais fini. Juste parce qu'il fallait que,

ça s'arrête.

Mes yeux brûlaient. Pas de larmes ou d'une quelconque émotion. Juste... l'usure. Il était tard. Ou peut-être pas. L'horloge du salon ne bouge plus depuis des semaines.

Je me suis levé. J'ai traîné mes pas jusqu'à l'escalier. Et là... Chaque marche. Chacune de ces marches. Plus raide.

Plus lourde. Plus grande que la précédente. Comme si mes jambes étaient pleines de sable, ou comme si la solitude s'était logée dans mes os, lentement, sans prévenir.

La première marche, ça allait. La deuxième m'a fait trembler un peu. À la quatrième, j'ai posé la main contre le mur.

J'aurais pu m'écrouler à la sixième. Mais j'ai continué.

Ce n'était pas une simple fatigue.

C'était le genre de fatigue étrange, celle qui ne vient pas du corps, mais de ce qu'il manque autour.

Une absence tellement présente qu'elle pèse plus qu'un corps.

J'ai fini par atteindre l'étage.

J'ai ouvert la porte de ma chambre.

Il n'y avait plus rien dedans. Juste mon lit.

Et l'ombre qui m'attendait, assise au bord du matelas.

Quelle ombre ? Ça non plus je ne sais pas. Enfin pas exactement.

Un jour elle m'a vu, alors elle m'a suivi. Et on est devenus amis, je crois.

Pas le genre d'amis qu'on appelle pour sortir boire un verre.

Le genre d'ami qui comprend quand t'as besoin de silence.

Elle vient à moi dans ces moments-là. Ces soirs où la solitude colle un peu trop à la peau, où le lit est trop grand et le monde trop loin.

Elle ne parle pas toujours.

Mais elle est là. Présente comme une vieille habitude. Elle s'assoit à côté.

Et on parle.

Une heure. Parfois deux. Jusqu'à mon sommeil.

Je ne sais pas si c'est elle qui me berce, ou si c'est moi qui m'invente qu'elle est là. Peut-être qu'elle n'existe que parce que je l'ai laissée entrer.

Peut-être qu'elle était déjà là, bien avant moi. Peu m'importe, du moment qu'elle est là.

Puis je me suis endormi.

À mon réveil, une seule chose m'était restée. Un rêve. Ou un cauchemar ?

Dans lequel j'avais vécu un de mes propres souvenirs. J'étais enfant. À peine neuf ou dix ans. J'éprouvais une grande solitude.

Maman était partie. Et papa... papa. J'ai entendu un bruit. Une bouteille brisée. Une planche qui grince.

Et en face de moi, un homme que je ne reconnais plus. Armé. Mais étrangement... Je n'avais plus peur.

J'étais même... rassuré. Rassuré de ne plus être seul. De ne plus sentir cette boule au ventre, ce mal de tête, ce vide qui grignote.

Il m'a regardé longtemps. Fixement. Les veines qui sortaient de ses mains. La sueur coulant sur son front. Puis... Le son retenu de l'horloge nous a ramenés.

Comme un souffle. Comme si le temps avait repris. Et tout s'est effacé...

Le réveil sonne. Ou peut-être pas.

J'étais debout, en tout cas. Dans la salle de bain, devant le miroir. Le reflet ne parlait pas. Il me regardait, c'est tout.

J'ai enfilé un sweat noir, un jean froissé, mes vieilles Doc écorchées. Pas par goût. Par habitude.

Avant de partir, je me suis arrêté une seconde devant le carnet.

Je n'ai même pas pris la peine de l'ouvrir.

Je franchis le pas de ma porte. Me trouvant en un instant dehors. Là où le monde faisait semblant d'aller bien.

Le salon était à quinze minutes à pied.

Assez pour éviter le métro. Assez pour que la ville n'ait le temps de m'avaler.

En arrivant, la clochette a sonné.

Elle a toujours ce son trop aigu, un peu faux.

Je suis passé devant les vitrines, les modèles plastifiés, les têtes penchées sur leurs téléphones.

Lucas était déjà là, comme d'habitude.

Toujours trop lumineux pour moi. Trop bavard. Trop « heureux » tout simplement.

Il parle tout le temps, à vrai dire il ne fait que ça. Des trucs sans importance. De tout. De rien.

Des clients. De la météo. Des jeux vidéo.

Du monde, comme s'il en faisait encore partie.

Il est plus jeune que moi. Ou peut-être pas. Mais il dégage une énergie que je n'ai plus.

Ou que je n'ai jamais eu. Toujours en train de rire.

De tout commenter.

Ça agace, parfois. Mais ça meuble.

Il est arrivé il y a six mois. Je crois.

Je ne l'ai pas aidé à s'intégrer.

Il l'a fait seul. Je ne fais jamais ça.

Mais étonnamment, il est resté.

Malgré l'odeur de l'encre qui persiste. Malgré le patron qui ne fait que gueuler. Et malgré mon silence liturgique.

Comme si ma présence valait quelque chose. Parfois, il me parle comme à un frère.

Il m'appelle « mec », « poto », ce genre de mots collants
qui veulent dire :

*je suis là, t'es pas **seul**.*